

Gilles Mayné

Les multiples péchés  
de Richard Ford,  
de Georges Bataille  
et de Jacques Derrida



Copyright © MMIX  
ARACNE editrice S.r.l.

[www.aracneeditrice.it](http://www.aracneeditrice.it)  
[info@aracneeditrice.it](mailto:info@aracneeditrice.it)

via Raffaele Garofalo, 133 a/b  
00173 Roma  
(06) 93781065

ISBN 978-88-548-2423-2

*Tous droits réservés.*

1<sup>ère</sup> édition: mars 2009

And he was so sorry. And he felt afraid, very afraid, even though that sensation didn't come to him in the precise and unexpected way he'd always assumed it would.

— Richard FORD, « Abyss »

Si le pouvoir effraie, c'est moins parce qu'il contraint — ça c'est l'alibi — que parce qu'il oblige et responsabilise.

— Jean-Michel HEIMONET, *Les Deux faces du terrorisme et l'autodestruction des sociétés ouvertes*



## INDEX

- 9 Prologue
- 13 Chapitre I  
*Persistance et continuité des figures de l'autre/l'Autre dans A Multitude of Sins de Richard Ford : l'approche hétérologique*
- 43 Chapitre II  
*Peur et angoisse, fantômes et revenants dans A Multitude of Sins de Richard Ford*
1. Les occurrences de la peur dans *A Multitude of Sins*, 48. – 2. La peur de l'Autre : les monstres et les doubles, 56. – 2.1. *Les monstres*, 57. – 2.2. *Les doubles*, 59. – 3. Spectres, fantômes et revenants, 64. – 3.1. *Spectres et fantômes*, 65. – 3.2. *Les revenants*, 74. – 4. *To inhabit et to happen*. Revenance de l'angoisse. Le mal de Richard Ford, 81.
- 99 Chapitre III  
*Revenance de Bataille : corps aveuglant – corps aveuglé dans « Abyss » de Richard Ford*



## PROLOGUE

Pourquoi ce petit livre au titre assez ronflant ? Parce que « Multiples péchés » traduit assez précisément est le titre *A Multitude of Sins*. Parce que ce dernier ouvrage est un recueil de nouvelles multiples et variées. Parce que Richard Ford, auteur américain de soixante-cinq ans maintenant consacré, s'est beaucoup intéressé à la nouvelle en tant que genre, a lu, recensé, édité énormément de nouvelles de nombreux autres auteurs et a en lui-même écrit de nombreuses (et des novellas). Parce que, de l'avis même de l'auteur, son deuxième recueil est le plus achevé : « speaking specifically of the stories in *A Multitude of Sins*, [Richard Ford] has said : “These, I think, were the most ‘written’ of anything I’ve done. I did a lot of hard writing on them” »<sup>1</sup>, déclarait Jeff Baker citant Ford lui-même, qu’il venait d’interviewer, peu après la parution de l’ouvrage aux États-Unis. Enfin, parce que le recueil traite du péché non pas en tant que tel, le contraire d’une bonne action, mais en tant que « faillure », faille, faillite, défaillance « en pensée, en action et en omission », dirons-nous ici sous forme de boutade, voulant plutôt désigner par là une acception qui dépasse celle des guillemets que nous venons d’utiliser, d’obédience biblique comme chacun sait, pour réverbérer une acception profane, ce qui ne

---

<sup>1</sup> Interview de Richard Ford par Jeff Baker du 8 Mars 2002 publiée en tant que « Life Readings and Writings : imagining the Possibilities », *The Oregonians*, Arts and Living Section, 6, citée dans Brian Duffy, *Morality, Identity and Narrative in the Fiction of Richard Ford*, Rodopi, 2008, 290.

veut pas dire pour autant immorale, bien au contraire, du mot « péché », acception qui ne se restreint pas dans l'alibi de la réfutation binaire pour aller chercher plus loin, effectivement du côté de la faille ou de la défaillance, du défailir, de la culpabilité du défailir, de la responsabilité de la défaillance, et du « vivre avec » cette défaillance, sans avoir forcément à en rendre compte à aucune autre autorité que sa propre conscience, ce qui est déjà beaucoup. En d'autres termes, Richard Ford s'adresse dans ces nouvelles au problème du mal, ou plutôt du *Mal*, ce qui est déjà, dans nos sociétés post-modernes, une forme de péché.

Georges Bataille est mort à l'âge qu'a Richard Ford aujourd'hui, après avoir beaucoup péché, beaucoup plus en pensée — en *écriture* — qu'en action, et surtout qu'en omission, c'est d'ailleurs bien là son problème ! Bataille a énormément parlé, écrit, beaucoup dégonflé d'idées reçues, parlé de ce dont on Ne Peut Pas Parler. Mais, plus grave, ce faisant, il a rudoyé, et proprement démonté, avec une précision sans pareille, les systèmes qui ont cautionné (passivement ou pas) l'embrasement de l'histoire et la catastrophe qui s'en est suivi. Il a donc fait le péché de déconstruction avant la la lettre, mais d'une déconstruction *active*, éthiquement irréprochable. Du XX<sup>ème</sup> siècle, qu'il traverse comme une météore, jusqu'à ce début de XXI<sup>ème</sup> défailant, Bataille aura péché de tous les maux : péché de subversion interne du surréalisme bretonnant, péché de pornographie, péché de surfascisme, de cryptocommunisme, de mysticisme<sup>2</sup> (d'anti-sartrisme), notions qu'il avait toutes déconstruites de l'intérieur et, plus récemment, il aura fallu attendre plus de qua-

---

<sup>2</sup> « Fasciste, stalinien, mystique, voici les trois chefs d'accusation qui reviennent, de toute façon, à dénoncer l'influence qu'a exercée, et continue d'exercer, l'auteur de *La Part maudite*. Le lecteur sérieux de Bataille est contraint à une éternelle plaidoirie — éternelle, car il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre » déclare Jean-Michel Besnier, dans *Éloge de l'irrespect et autres écrits sur Georges Bataille*, Descartes & Cie, 1998, 36-37.



rante années après sa mort pour découvrir cela, de sexisme, d'anti-féminisme et de machisme pornographique<sup>3</sup> ! Mais surtout, ceci explique tout cela, péché d'excès de *lucidité* : car n'oublions pas que Bataille, dès le début des années trente, c'est-à-dire pratiquement avant tous les autres, renvoyait dos à dos les totalitarismes des « chefs-dieux »<sup>4</sup> Hitler, Mussolini et Staline, pour déclarer juste après, en 1935 : « Comment savoir si un mouvement qui se donnerait au premier abord comme antifasciste n'évoluera pas, plus ou moins rapidement, vers le fascisme ? » (I, 424-425). Pour couronner le tout, péché-sacrilège d'avoir associé la défaillance de l'érotisme à l'extase du péché, extirpant l'érotisme de la nuit pornographique. Finalement, péché d'avoir sur presque tous ces points touché juste, écorchant l'immortelle âme française, ce qui explique peut-être qu'à l'heure actuelle, l'auteur de *L'Expérience intérieure* et de *La Part maudite* soit enseigné beaucoup plus dans les grandes universités étrangères que dans son propre pays.

---

<sup>3</sup> Au cours de notre propre soutenance d'habilitation en date du 17 décembre 2004 à l'Université Bordeaux 3, un des membres du Jury, Sylvain Floch, Professeur des Universités, a pu déclarer en face du candidat décontenancé que chez Bataille : « La femme joue ainsi le "rôle" ["utilitaire"] de surface à maculer, contre laquelle éjaculer, pisser, pleurer etc. [...] Être le premier à maculer (faire date, signer, déposer un brevet, déflorer un espace vierge, noircir une page blanche...), tel est le fantasme typique des hommes obsédés par le marquage de leur virilité, pressés de constituer l'autre (la partenaire, la société, les non initiés, le bleu du ciel...) en "fond" homogène, pour pouvoir taguer leur différence. Sous la rhétorique de la libération, quelle dépendance par rapport à l'ardoise ! Mais c'est une attitude de clébard, comme dans la définition célinienne de l'amour : "L'infini à portée des caniches" », déclaration où semble-t-il seule une véritable haine à l'encontre de ce pauvre Bataille peut expliquer des propos aussi virulents, et autant de contresens accumulés en si peu de mots (l'insinuation d'anti-sémitisme n'est pas loin). Les spécialistes de Bataille apprécieront.

<sup>4</sup> « Que signifie, [...] dominant l'évolution chaotique des grandes sociétés industrielles, la présence archaïque, à peine croyable, des chefs-dieux : Lénine mort, Mussolini, Hitler, Staline ? », déclarait Bataille en 1934 dans les notes relatives à l'ébauche d'un livre qui se serait appelé *Le Fascisme en France : Œuvres complètes*, 12 volumes publiés chez Gallimard de 1970 à 1988, tome 1, que je concentre, à partir de maintenant, ainsi : (I, 210).

Sur les nombreux péchés de Jacques Derrida, dont la disparition récente de la scène philosophique mondiale — qu'on ait *lu* ce dernier, et qu'on ait adhéré ou pas à toutes les thèses qu'il développe dans ses ouvrages — laisse derrière elle un énorme vide, nous ne nous étendrons pas trop. Il y chez lui un péché qui n'est pas si souvent soulevé, celui d'une certaine dette, pas véritablement avouée, à Georges Bataille, auquel il est évident qu'il a emprunté, pour parfois les prolonger, en tout cas souvent les « démultiplier », de nombreuses notions. En 1967 Derrida conclut *L'Écriture et la différence* par le meilleur article jamais écrit sur Bataille, et puis après plus rien sur ce dernier. Question posée<sup>5</sup>, mais éludée tout en souplesse, maintenant malheureusement à jamais sans réponse. Péché de roder dans les marges pour déstabiliser l'ensemble, péché de méthode, de débordement de la philosophie par la littérature (et l'inverse), péché de déconstruction : « L'université française [...] mobilisa toutes ses ressources pour faire taire l'importun [...] A défaut de pouvoir le museler, on chercha par tous les moyens à rendre sa parole inaudible, aidée en cela par nombre d'intellectuels médiatiques [...] que déshabillait le premier souffle déconstructeur venu »<sup>6</sup>. Derrida rejeté ici et là, aux États-Unis, et parfois plus violemment encore là-bas, avant de devenir la star planétaire que l'on sait. Enfin péché, très persistant celui-là, d'illisibilité, qui l'a suivi toute sa vie et qui lui survit même après sa mort. Mais surtout, péché d'excès d'intelligence, de mémoire et d'érudition, et peut-être, vers la fin de sa vie, péché d'obstruction relative d'une hypercritique trop intelligente car, par exemple, comment une hospitalité sans condition (« hospitalité » au sens large) est-elle tenable à l'époque actuelle ?

---

<sup>5</sup> Lors d'un colloque toulousain « La vie la mort », auquel il parlait profusément de Blanchot, sans évoquer du tout Bataille, qui s'est énormément intéressé à la mort.

<sup>6</sup> Max Genève, dans *Qui a peur de Jacques Derrida ?*, Anabet éditions, 2008, 10.

## CHAPITRE II

### **Peur et angoisse, fantômes et revenants dans *A Multitude of Sins* de Richard Ford**

Nous commencerons par rassembler les points saillants de plusieurs définitions de la peur. Selon le *Petit Robert*, la peur est un « phénomène psychologique à caractère affectif marqué, qui accompagne la prise de conscience d'un danger réel ou imaginé, d'une menace. V. Affolement, alarme, alerte, angoisse, appréhension, crainte, effroi, épouvante, frayeur, inquiétude, terreur », à laquelle il faut ajouter « répulsion » (l'ordre alphabétique est tout à fait conventionnel, artificiel, et hypothétique ici). L'encyclopédie *Encarta* parle pour sa part d'une « sensation de crainte (suscitée par une présence ou un événement réels) », dans une définition qui rend la peur plus tangible, plus physique ou corporelle, et donc peut être plus sensible en employant le mot « présence ».

Parmi les définitions les plus complètes figure également celle du *Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales* de Nancy, à savoir : « État affectif plus ou moins durable, pouvant débiter par un choc émotif, fait d'appréhension (*pouvant aller jusqu'à l'angoisse*) et de trouble (pouvant se manifester physiquement par la pâleur, le tremblement, la paralysie, une activité désordonnée notamment), qui accompagne la prise de conscience ou la représentation d'une menace ou d'un danger réel ou imaginaire. Syn. crainte, effroi, épouvante, frayeur, terreur » (je souligne). Notons dans la foulée la définition « B. » de cette même source, encore plus proche de l'angoisse : « État,

plus ou moins latent d'inquiétude devant la réalisation ressentie comme possible ou imminente de quelque chose, ce qui entraînerait une situation pénible, désagréable ou gênante pour le sujet ou une personne avec laquelle il sympathise!»<sup>1</sup>.

Si l'on tente d'apposer une gradation et de séparer ces diverses notions en deux catégories, sans doute est-il possible de montrer que peur panique, affolement, répulsion, révulsion, effroi, épouvante, frayeur, terreur procèdent toutes d'un même mouvement de nature assez semblable et assez radicalement différent de la simple appréhension, et *a fortiori* de l'angoisse. En effet toutes ces notions sont appréhendées d'un bloc, de façon aiguë, coupante, un peu comme l'effet d'une lame de couteau ; elles impliquent un mouvement de révulsion peu compatible avec l'angoisse, phénomène ou sentiment plus intériorisé, plus introspectif, donc plus « latent ».

Peur aux sens de peur panique, affolement ou frayeur évoque une « prise de conscience » — l'expression revient presque inmanquablement. La conscience classe, ordonne, régent, régleme, et pour cela, elle doit préalablement « geler » les émotions, les stabiliser afin de pouvoir les utiliser en tant que notions. Or ici l'émotion en question pointe vers ces instants où la conscience rationnelle est justement, plutôt que prise, *prise de cours*, déroutée, confondue, court-circuitée de l'intérieur, par quelque chose qui la dépasse et qui l'outrage, qui la fait sortir hors d'elle-même. Au sens strict, ces formes de la peur sont la prise de conscience subite ou brutale d'un ce sur quoi la conscience ne peut avoir prise. Il n'y a peur au sens de panique, frayeur affolement, ou encore de révulsion que par ce que la conscience rationnelle, celle qui permet la connaissance et le

---

<sup>1</sup> Selon le Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales : <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/peur>.

langage ouvre, de façon très inattendue et incongrue, sur une béance à l'intérieur de la connaissance, sur quelque chose sur quoi elle achoppe et qu'elle ne peut arraisonner. Et ce n'est que dans la mesure où elle est confrontée à cette abrupte impossibilité de *saisir*, de séparer, de classer en unités de connaissance dûment authentifiées et stabilisées, que la conscience, qui est toujours conscience de quelque chose, subitement s'affole. Elle s'affole de ne pouvoir « im-médiatement » rassurer, c'est-à-dire rassurer à l'aide de médiations linguistiques. Il y donc situation de détresse, montée irrépressible d'une tension née précisément de l'impossibilité de nommer, et déjà en filigrane, le besoin non moins irrépressible de comprendre, de rassurer, validant ainsi l'expression « plus de peur que de mal ». La confrontation directe, immédiate, à une situation très incongrue, énigmatique, induit, instantanément, l'urgence de résorber ou de colmater cette brèche insupportable, de résoudre l'énigme, et de transformer la peur en ce qu'elle n'est plus, c'est-à-dire l'apaisement du retour à la norme, à la normalité.

En ce sens, la peur est un sentiment plus immédiatement traversant ou englobant, plus unidimensionnel que l'angoisse. La peur vous pétrifie sur place, on est « mort de peur », et à ce titre on s'attend également à ce qu'elle soit plus facile à juguler et à surmonter, et par conséquent à expulser que cette dernière. Une peur est souvent considérée comme étant fugace, ou encore évanescence — pour mémoire est « évanescence » suivant le *Robert* ce « qui s'efface, s'évanouit » et « disparaît graduellement ». « Évanescence » a pour antonyme « durable ». Effectivement, une peur qui dure est suspecte de ne déjà plus en être tout à fait une, ou du moins de s'être transformée en quelque chose qu'elle n'est plus, mais qui sans pour cela, précisément dans la mesure où elle dure, pouvoir céder à l'apaisement. Or qu'est-ce qu'une peur qui dure sans pouvoir céder à l'apaisement si ce n'est de l'angoisse ?

Toujours suivant le *Robert*, l'angoisse est un « [m]alaise psychique ou physique né du sentiment de l'imminence d'un danger, caractérisé par une crainte diffuse pouvant aller de l'inquiétude à la panique. V. Anxiété, inquiétude, peur ». L'angoisse est donc une peur, mais au contraire de la peur sentiment relativement facile à circonscrire et évanescant, elle est un sentiment envahissant auquel on ne saurait aisément se soustraire. La peur nous saisit, nous glace, nous tétanise, mais on peut relativement facilement s'en débarrasser. Ce qui n'est pas le cas de l'angoisse. Ne parle-t-on pas, après Kierkegaard, que Ford avoue d'ailleurs avoir lu<sup>2</sup>, d'angoisse existentielle ou d'angoisse au sens d'« inquiétude métaphysique » ?

Chez Georges Bataille, grand lecteur de Nietzsche et de Kierkegaard, l'angoisse est omniprésente, notamment comme condition préalable incontournable, dans la confrontation insistante à la misère, à la dérélition, à l'absurdité de la condition humaine, à la venue éventuelle, en tant que chance, d'une joie immodérée, exultante, mais qui n'aurait pu justement se manifester sans rester rivée à cette angoisse, joie qui semble nous éloigner de la peur, mais pas tant que cela quand on sait à quel point chez Bataille fascination et répulsion sont étroitement liées et en fait consubstantielles ; nous y reviendrons plus loin.

Quoi qu'il en soit, l'angoisse envoûte plus qu'elle n'implique à proprement parler ce haut de corps révoltant que l'on éprouve dans la peur, mouvement qu'elle a dépassé. La peur secoue, l'angoisse taraude. La peur est « bleue » l'angoisse bleu marine : elle marine dans le bleu comme on marine dans l'angoisse. On y marine comme on peut mariner longtemps, rester plongé dans une situation désagréable, d'où l'expression, par exemple, de « mariner en prison » (*Robert*). Elle a plutôt à voir

---

<sup>2</sup> Brian Duffy, *Morality, Identity and Narrative in the Fiction of Richard Ford*, *ibid.* : interview de Ford par l'auteur, 341.

avec les parties « basses », refoulées, ou tout simplement secrètes, « choses » (entre guillemets, faute d'un mot plus précis : pulsions, traumas, sentiments) souterraines mais pourtant là bien présentes, prêtes à surgir de nulle part, à « re-faire » surface. N'oublions pas que l'une des nouvelles de Ford est intitulée « Under the Radar ». Qu'est ce qu'il peut donc y avoir de si indétectable « sous le radar » le la conscience humaine ? De si profondément enfoui au sens d'indicible qu'il ne saurait revenir « sur » ou *dans* le champ du radar qu'à travers les manifestations les plus désordonnées — les plus effrayantes — et, dans la nouvelle en question, les plus criminelles puisqu'on réalise que Steven a très probablement été écrasé par sa propre femme Marjorie ? On pense également à l'angoisse qui envahit Bobby à la fin de « Puppy » lorsque celui-ci se met à son tour à faire des cauchemars, dont l'un se matérialise par son réveil en sursaut en pleine nuit et par le cri déchirant qu'il pousse à l'endroit de sa femme Sallie, à savoir : « did you know your name was on that goddamned list ? » (109 ; Il s'agit ici d'une liste vue en rêve par Bobby qui démontrerait que Sallie avait effectivement un amant, bien que rien ne soit avéré, ce qui réveille chez le mari la hantise d'avoir été trompé par celle-ci). Il y a donc dans ce réveil brutal deux choses : une peur panique, celle qui précisément provoque le réveil, mais derrière cette peur, ou en dessous, force est de constater qu'il y a *plus que de la peur*, ou en tout cas autre chose qui le travaille de l'intérieur, l'angoisse lancinante d'avoir peut-être bien été trompé, l'angoisse de ne pas savoir, et pour cause, mais également celle de ne pas vraiment vouloir savoir si oui ou non il l'a effectivement été.

Bref l'angoisse est toujours en souffrance ; l'angoisse suppose un sourd et tenace sentiment d'envoûtement, et quand il y a envoûtement il y a des fantômes. Ou plutôt des revenants. Dans l'angoisse il y a de la *pregnance* et de la *revenance*, comme nous le verrons un peu plus bas...

